



Littérature
15.

LE
CLÉOSANDRE
DE BARO

OU

Description des Fêtes données à Toulouse
pendant le carnaval de l'année 1624

PAR

T. D. B. D. T.

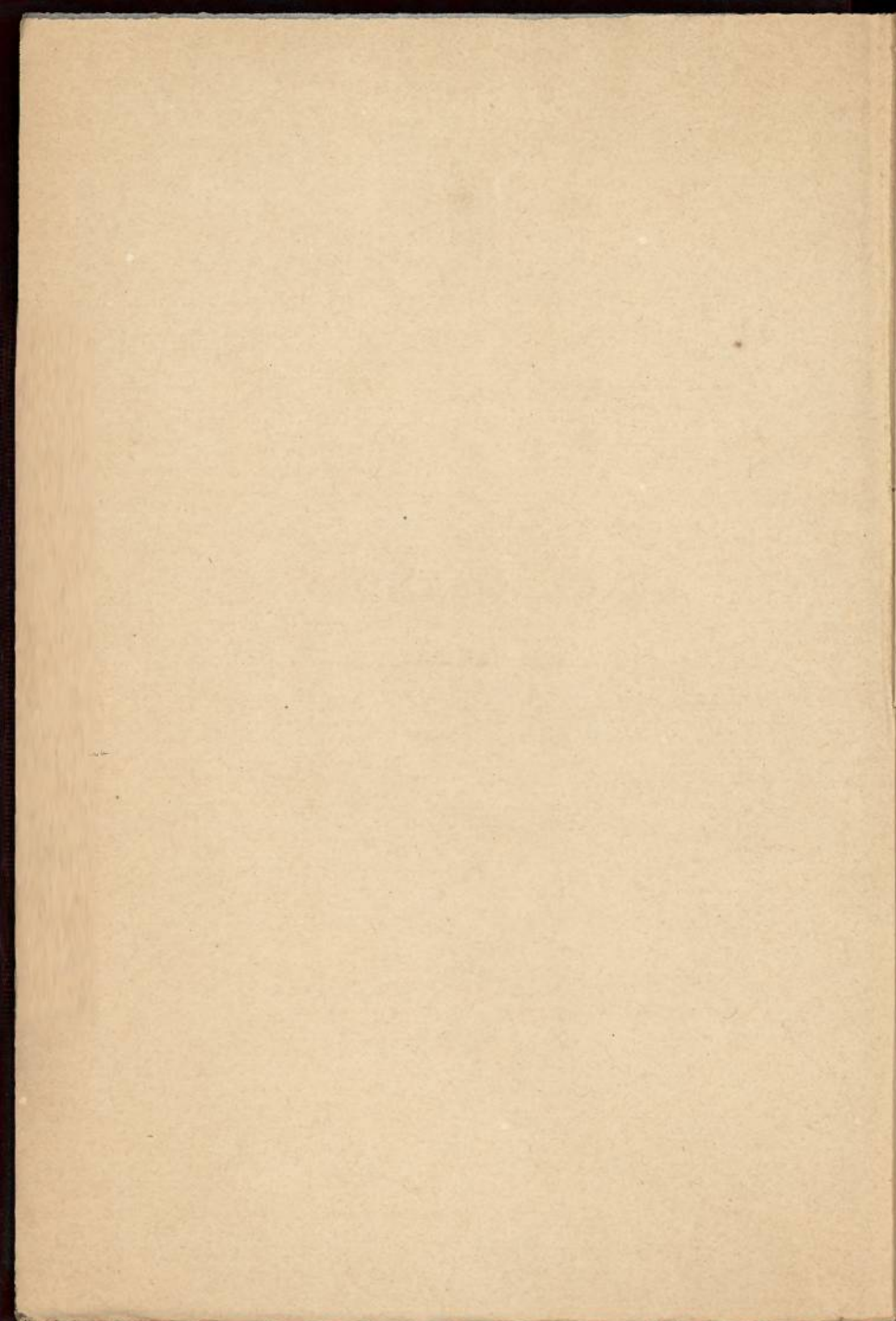


TOULOUSE

IMPRIMERIE PRADEL, VIGUIER ET BOE
6, RUE DES GESTES, 6.

—
1875





A mon ami T. J. J.
Sousenir,
D. Bernacq.

LE CLÉOSANDRE

DE BARO

LE
CLÉOSANDRE
DE BARO

OU

Description des Fêtes données à Toulouse
pendant le carnaval de l'année 1624

PAR

T. D. B. D. T.

TOULOUSE

IMPRIMERIE PRADEL, VIGUIER ET BOÉ
6, RUE DES GESTES, 6.

—
1875



CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

CLINTON

LE CLÉOSANDRE

Le Cléosandre ov sont rappelez tous les Passe-temps du carneual de Toulouse, en cette année mil six cens vingt-quatre, par le sieur Baro. Dédié à Monseigneur le Dvc d'Angovlesme. *A Tolose, de l'imprimerie de Jean Bovde, 1624.* (In-8 de 4 feuillets préliminaires, dont le dernier est blanc, et 136 pages de texte.)

Tel est le titre d'un livre dont je ne connais que deux exemplaires, celui de M. le docteur Noulet et le mien.

C'est, je crois, M. le marquis de Castellanne qui, le premier, en 1842, a parlé du *Cléosandre* dans son *Essai d'un catalogue chronologique de l'imprimerie à Toulouse*, p. 68. Voici la note unique dont M. de Castellanne a accompagné le titre de ce livre : « Dans cet ouvrage peu connu est une chanson de Goudelin qui ne se trouve pas dans le recueil de ses œuvres »

M. le docteur Noulet a fait remarquer, à ce sujet, que M. de Castellanne s'était trompé et que la *Cansou dé la sérénado* a été imprimée, avec quelques variantes, dans l'édition du *Ramelet* de 1637 (1).

(1) *Histoire des patois du Midi de la France.* Toulouse-Paris, 1859, in-8.

Aucun des nombreux biographes de Balthasar Baro n'a connu le *Cléosandre*; je l'ai vainement cherché, soit dans les recueils bibliographiques les plus célèbres, soit dans les catalogues en renom, soit dans les grandes collections dramatiques du duc de la Vallière, de Pont de Vesle et de M. de Soleinne.

J'en ai enfin recherché la trace dans les historiens de la ville de Toulouse, mais, comme les bibliographes, ils sont muets sur son compte.

Ce livre m'a longtemps intrigué. Ce n'est pas qu'il renferme en lui-même la plus légère obscurité, bien au contraire, car la lecture en est toujours facile et parfois amusante. Mais avant d'en rendre compte, avant d'en signaler l'existence aux érudits, j'aurais voulu connaître l'événement considérable qui avait pu motiver les fêtes brillantes dont Toulouse fut le théâtre, durant l'hiver de 1624, et auxquelles prirent une part si active les hommes les plus éminents de Toulouse, et l'élite de la noblesse du pays.

Les recherches auxquelles je m'étais livré, à différentes époques, n'ayant pas abouti, j'avais presque oublié le *Cléosandre*, lorsqu'en feuilletant, il y a quelques jours, le cinquième volume de l'*Histoire générale de Languedoc* des Bénédictins (p. 546), le hasard, ce diable à surprise de ceux qui cherchent, mit soudainement sous mes yeux le passage que je vais transcrire :

« Les religionnaires de Pamiers

« s'obstinèrent à refuser de consentir
« que le conseil de la ville fut mi-partie,
« malgré divers arrêtés du conseil et
« du Parlement ; en sorte que le roi
« fut obligé d'envoyer des commissaires
« sur les lieux, pour se faire obéir ; et
« comme les religionnaires persistèrent
« dans leur refus, le comte de Car-
« maing, qui commandoit dans le pays
« de Foix , se mit en état l'année sui-
« vante de les soumettre par la force :
« ils se rendirent alors ; et le comte les
« ayant gagnés par la douceur et ses
« bonnes manières, on ne songea qu'à
« jouir des fruits de la paix. On la
« célébra, entr'autres, par diverses fêtes
« à Toulouse, où le duc de Ventadour
« passa l'hyver. Il y donna sur-tout un
« magnifique carrouzel, dont on peut
« voir la description dans le Mercure
« François, et auquel la noblesse la plus
« distinguée du pays prit part. Ceux
« qui y parurent avec le plus d'éclat,
« furent Brions, frère du duc de Venta-
« dour, le comte de Carmaing qui
« remporta le prix des courses, lequel
« consistoit en une boîte de diamans,
« le marquis de Firmacon, avec Dau-
« radé et Saisses (*sic*) ses frères, le
« vicomte de Burniquel, Montpeyroux,
« Gention, la Reoule, la Ylliere-S. Cas-
« sian, la Gasse, Castel-Bayac, du Clos,
« Chabanac, Reyniez, Clermont, Cor-
« nusson, Montesquieu, Pins, Ville-
« neuve, S.-Martin, Malras, du Moulin,
« Monlaur, des Aymards, etc., etc. »
C'est donc l'histoire de ce carrousel,

et celle des fêtes qui en rehaussèrent l'éclat, que nous a racontée Baro dans le *Cléosandre*.

Baro, à peine âgé de 24 ans, était à cette époque secrétaire d'Honoré d'Urfé, l'auteur du roman célèbre de l'*Astrée*, que Baro termina, comme chacun sait, suivant l'ordre laissé en mourant par Honoré à M^{lle} d'Urfé, sa fille (1).

Comme c'était la mode alors, Baro, qui se trouvait à bonne école pour cela, on vient de le voir, ne se fit faute de poétiser et de romaniser les différents épisodes du carrousel, ainsi que ceux des ballets qui le suivirent. C'est probablement dans ce but, et pour satisfaire au goût du jour, qu'il a donné à quelques personnages, et notamment aux héros de ces fêtes, le duc de Ventadour, le comte de Cramail et le comte de Brions, les noms éclatants de Cléosandre, de Cléonte et d'Oléandre.

(1) Honoré d'Urfé est mort en 1625, le passage suivant de la lettre de M. Huet, évêque d'Avranches, à Mademoiselle de Scudéry, prouve que Baro, né en 1600, devint, fort jeune encore, le secrétaire de d'Urfé : « ... M. de Savoye ayant remis cette quatrième partie (de l'*Astrée*) entre les mains de « Mademoiselle d'Urfé, elle en chargea Baro pour « la rendre publique, suivant l'ordre que l'auteur « laissa en mourant, et le commandement que « Madame la princesse de Piémont en fit à Baro..... « Instruit comme il était, par un attachement intime « de plusieurs années, de tout le dessein de son « ouvrage, non-seulement il fit imprimer la quatrième partie, deux ans après la mort d'Honoré, « mais il composa encore la cinquième partie sur « les mémoires de son maître. » (V. l'*Astrée*, Paris, 1733, à la fin du t. V.)

J'accuserai même Baro d'avoir, de temps en temps, abusé et forcé la note de ce langage précieux, niaisement poétique parfois, et souvent fort obscur, qui, dans les moments les plus tristes, dans les situations les plus délicates, amène un sourire moqueur sur les traits de celui qui lit et l'oblige même à fermer le livre.

A l'appui de cette remarque je citerai un passage de la pompeuse prosopopée que Baro a placée dans la préface du *Cléandre*.

Imitant en cela les poètes anciens et modernes, Baro évoque les puissances invisibles et tout particulièrement le génie de la France. Celui-ci, après avoir longuement exposé « au monarque qui débrouilla le chaos » les malheurs qui l'ont accablée, le supplie d'accorder « à
« la valeur du jeune prince qu'il favo-
« rise de son affection, le repos qu'il a
« si bien mérité, afin qu'il puisse noyer
« dans les larmes de joie qu'il a versées
« le déplorable souvenir de ses misères.
« Il n'eut pas plutôt achevé ce peu de
« mots, » continue Baro, « que cette puis-
« sance, qui juge toutes choses avec
« une justice incomparable, témoigna,
« baissant la tête tant soit peu..... »
Voyez-vous d'ici le bon Dieu baissant la tête tant soit peu! — J'avoue qu'après avoir lu ce passage, je mis, ce jour-là, le livre de côté.

L'on ne connaissait aucun écrit de Baro avant la publication de la quatrième

partie de l'*Astrée* qui ne parut qu'en 1627 (1).

Célinde, son premier poème héroïque, en cinq actes et en prose, dont le troisième acte contient une tragédie en trois actes et en vers, ne fut imprimée qu'en 1629.

Le *Cléosandre* démontre clairement qu'à l'époque de sa publication et peut-être auparavant, Baro était déjà connu dans le monde des lettrés, puisqu'on lui confia le soin de colliger et de publier tous les documents relatifs aux fêtes et aux passe-temps du carnaval de 1624. Il est même probable qu'en cette conjoncture le patronage de d'Urfé le servit utilement.

Je crois devoir ajouter que les différentes pièces dont Baro s'est avoué l'auteur, sans avoir un bien grand mérite, ont pourtant une certaine allure, et dénotent une habitude d'écrire qui prouvent que le *Cléosandre* ne fut pas son coup d'essai.

Baro, dès le début de son livre, a mis tant d'empressement à déclarer qu'il n'en était pas l'auteur, qu'on doit lui savoir gré de sa franchise. Non pas qu'il y ait dans cet acte rien de bien extraordinaire ; mais comme toutes les pièces se valent, à peu de chose près, dans le *Cléosandre*, qui donc aujourd'hui, si Baro s'était tu, aurait reconnu la fraude et crié au voleur ?

(1) *La vraie Astrée*..... iv^e part. Paris, Toussaint de Bray, 5 novembre 1627, in-8°.

Voici comment il s'exprime dans son
Avis au lecteur :

« Si j'ai mis la main à la plume pour
« décrire ces passe-temps, c'est pour
« obeyr aux commandemens d'une per-
« sonne de qui la condition et le mérite
« peuvent tout sur mes volontez. »

Plus loin il ajoute :

« Et pour te faire voir, lecteur, com-
« bien j'ayme le droict, ie t'apprends
« que ie veux rendre à chacun ce qui
« luy appartient, et que tu trouveras, à
« la fin de ce petit livre, le nom de ceux
« qui ont trauaillé aux cartels : j'ay
« esté contraint d'avoüer ce qui vient
« de moi, mais j'espère que tu n'en
« formeras pas un iugement qui soit
« du tout à mon désavantage. »

Baro n'a pas nommé la personne aux
commandemens de laquelle il a obéi,
mais je ne crois pas me tromper en
affirmant qu'il a voulu parler d'Adrien
de Montluc, prince de Chabanais, comte
de Carmaing, comte de Cramail, et
petit-fils du célèbre maréchal de
Montluc.

Adrien de Montluc, tous les historiens
l'affirment, fut l'un des plus beaux
esprits, et l'un des plus galants hommes
de la cour de France, sous les règnes
de Henri IV et de Louis XIII ; il fut
l'ami et le protecteur des poètes de son
temps ; Mathurin Regnier lui adressa sa
deuxième satire, et notre Goudelin lui
dédia les deux premières éditions du
Ramelet moundi ; poète lui-même, il est
l'auteur de la *Comédie des proverbes*

(1616), pièce bizarre, « la plus comique et la plus facétieuse du temps, » s'il faut en croire les frères Parfait; elle eut beaucoup de vogue, fut réimprimée fort souvent, mais elle est tout à fait oubliée aujourd'hui; on a encore attribué à Montluc les *Jeux de l'inconnu* (1630) (1), satire en prose contre le style pédantesque et alambiqué; on pourra désormais ajouter à son bagage littéraire les différentes pièces de vers et de prose du *Cléodore* que Baro lui attribue et qui, en constatant la collaboration de Montluc à cette œuvre, me confirment dans l'idée que c'est bien lui qui engagea Baro à écrire son livre.

Ce qui augmente encore ma conviction, c'est que Montluc était depuis longtemps passé maître dans les brillants exercices des carrousels et des ballets dont Paris et la province raffolaient au xvii^e siècle et dont Molière nous a laissé un type remarquable dans les *Plaisirs de l'isle enchantée*, ce chef-d'œuvre du genre peut-être.

Bassompierre, ami de Montluc, raconte « qu'en 1608, on fit, à la cour, « force ballets, comme celui des In- « constans, celui de maître Guille..... « que M. de Vendôme dansa aussi un « ballet, dont le roi, ajoute Bassom- « pierre, voulut que nous fussions, « Cramail, Thermes et moi, qu'on « nommoit lors les Dangereux..... » (2)

(1) Ce livre parut sous le nom de de Vaux.

(2) V. les *Mémoires de Bassompierre*. Collection Petitot; t. xix, p. 371.

J'ai retrouvé Montluc dans le ballet du mois de février 1610, sur lequel Malherbe nous a transmis, dans une lettre, des détails intéressants (1).

Je le rencontre encore, au mois de février 1619, assistant et payant de sa personne aux fêtes célébrées à Toulouse, par le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, à l'occasion du mariage de madame Christine, sœur du roi, avec le prince de Piémont (2).

C'est donc évidemment Montluc qui dirigea l'inexpérience de Baro dans l'exposition des différents intermèdes, ou plutôt, comme on les appelait alors, des différents ballets, dont les grands seigneurs, présents à cette époque à Toulouse, furent les interprètes.

Le comte de Cramail et Baro ne sont pas les seuls, comme je l'ai fait remarquer, qui mirent à contribution leur esprit et leur verve dans l'espèce de tournoi poétique dont Baro nous a fait le récit; et quoique j'aie déjà donné,

(1) Les danseurs de ce ballet, dit Malherbe, entraient de cette façon quatre à quatre. Les quatre premiers étaient M. de Vendôme et le comte de Cramail qui allaient ensemble en forme de tours; M. de Thermes et M. de La Ferté, petit-fils du maréchal de Fervaeques, en forme de femmes de grandeur colossale suivaient après. (*Oeuvres de Malherbe*. Paris, Hachette, 1862, t. II, p. 138.)

(2) V. *Histoire générale de Languedoc*, t. V, p. 517. Voir aussi, pour plus de détails, Vulson de la Colombière, *Le vrai théâtre d'honneur et de chevalerie*, t. I, p. 461 et suiv., et la relation de ce qui s'est passé à Toulouse, les 3, 10 et 11 février, pour le mariage de Madame, sœur du roi, avec le prince de Savoye. Toulouse, R. Colomiez, 1619, in-8°.

d'après l'*Histoire de Languedoc*, la liste des personnages qui parurent avec le plus d'éclat dans le carrousel du duc de Ventadour, je signalerai, chemin faisant, et d'une manière toute particulière, un groupe d'écrivains, sans prétentions je crois, qui ne maniaient pas trop mal la plume dans l'occasion, mais qui sont tout-à-fait restés inconnus jusqu'à ce jour.

Goudelin a apporté, lui aussi, au *Cléosandre*, son tribut d'esprit et de malicieuse gaieté. Le chantre d'Henri IV était alors dans toute la vigueur de son talent ; il avait publié les deux premières éditions de ses œuvres, et, chéri des Toulousains, dont il a, pour ainsi dire, fixé et perfectionné l'idiome, il s'efforçait, chaque jour, de grandir sa popularité, en peignant à sa manière les mœurs de ses compatriotes, et en célébrant, sur tous les tons, les gloires de son pays.

La présence de pièces patoises, dans le livre que j'analyse, n'a rien de surprenant si l'on veut bien se rappeler qu'à cette époque encore tout le monde parlait patois dans le Midi.

Qu'eût-on dit, grand Dieu ! à Toulouse, si dans cette circonstance le patois avait manqué à la fête ? Et dans un temps de carnaval surtout !

Je me permettrai, à ce sujet, une courte observation. Qu'on veuille bien consulter les personnes qui ont la patience de collectionner les livres et les pièces patoises, elles vous affirmeront

toutes, j'en suis sûr, que depuis le xvi^e siècle, et presque jusqu'à nos jours, il ne s'est pas passé à Toulouse, — pour ne parler que de ce qui nous regarde, — un événement de quelque importance que ce soit, qui n'ait eu sa chronique plus ou moins scandaleuse, ou son historiographe patois.

Malheureusement, il faut le reconnaître, nous n'avons eu qu'un Goudelin.

Le *Cléosandre* renferme plusieurs ballets, composés de divertissements variés, ou plutôt d'un certain nombre d'*entrées*, pour me servir du mot technique et consacré par l'usage.

Les ballets sont suivis de la description du carrousel, et quelques épisodes, plus ou moins divertissants, terminent le volume.

Baro ne nous a appris ni le lieu dans lequel les ballets furent dansés, ni la date de leur représentation.

Toutefois le carrousel ayant eu lieu le 18 février 1624, il m'a été facile, en cherchant un peu, de m'assurer que cette année était bissextile, et que le jour de Pâques fut le 7 avril. Par conséquent, en défalquant les 46 jours de carême (1), j'ai trouvé que le 1^{er} février était un jeudi, le 18 un dimanche, et que, selon toute probabilité, les Ballets furent dansés le lundi gras, le

(1) Six semaines de carême et les 4 jours qui précèdent la première semaine.

mardi gras, et peut-être même le mercredi des cendres, car, selon l'ancienne coutume, le carnaval ne finissait autrefois, à Toulouse, que le mercredi soir à minuit.

Ces éclaircissements fournis, je vais tâcher maintenant, en faisant l'analyse des ballets, de donner une idée de ce livre singulier, espèce de macédoine littéraire, composée de prose et de vers, et dans lequel la muse dramatique de Baro essayait timidement ses premiers pas, et préludait à des triomphes que la postérité, peut-être trop injuste envers l'auteur de la *Parthénie*, n'a pas cru devoir sanctionner.

Avant d'entrer en matière, et contrairement à l'habitude qu'ont les bou-tiquiers de vanter leur marchandise pour mieux la débiter, je vous prévien-s, cher lecteur, que le *Cléodore* a le mérite d'être un livre très-rare, mais je vous prévien-s aussi que les vers et la prose qu'il renferme ne sont pas des chefs-d'œuvre. On comprend bien vite que tout cela a été fait précipitamment et écrit à la diable, comme des vers de mirliton. Mais, comme ce fatras n'est pas sans intérêt au point de vue local, j'espère que vous me suivrez jusqu'au bout, ne fut-ce que pour savoir comment s'amusaient nos pères en l'an de grâce 1624, pendant que Paris applaudissait *Pasithée*, tragi-comédie de Trot-terel d'Aves, et l'*Amaranthe*, pastorale de Gombaud !

Le premier ballet a pour titre: **BALLET DES FOLS** (1).

« La première entrée fut de trois
« cannibales, qui, n'ayant de l'amour
« que pour le soleil, perdoient le juge-
« ment à mesure qu'ils en perdoient la
« lumière; leurs habits estoient noirs,
« avec quantité de soleils d'argent par
« dessus : leur coiffure estoit meslée de
« quelques miroirs, avec quantité de
« très belles plumes : ils portoient
« vn petit bouquet de sonnettes tout
« au-dessus : aux costez de leur visage
« pendoient force perles en forme de
« moustache, et chacun d'eux portoit
« vn jaelot en la main droite, avec
« vne marote en l'vn des bouts; et en
« la main gauche ils auoient vn escu

(1) L'on connaît le titre d'un certain nombre de ballets qui ont été imprimés à Paris au commencement du xvii^e siècle. En voici plusieurs que j'ai trouvés dans le catalogue de M. J. Pichon, n^o 667 :

Ballet de M. le Prince, récit de la Volupté qui amène des desbauchez. — Paris, Pierre Auvray, 1620.

Vers du ballet de M. le Prince, avec les noms des seigneurs qui y ont assisté, et ce que chacun d'eux représentoit. — Paris, 1620.

Ballet des Fols, dansé en l'hôtel de Montmorency et autres lieux, le 2 mars de cette présente année, dédié aux curieux. — Paris, Pierre Auvray, 1620.

Grand Ballet de la Reine, représentant le Soleil, dancé (*sic*) en la salle du petit Bourbon, en l'an mil six cent vingt et un. — Paris, René Giffart, 1621. — 1 vol. in-8.

On sait combien la plupart des ballets de ce temps étaient licencieux : le *Ballet de M. le Prince* ne le cède pas aux plus forts de ce genre. Il faut lire les vers que débitent le *Peintre*, le *Crocheteur*, le *Perceur de vin*, etc.

« où estoit pour devise vn soleil,
« avec ce mot :

« *De su lumbre, mi lumbre* (1). »

Cette entrée fut dansée par Cléonte
(le comte de Cramail) qui, suivant le
récit de Baro, « se fit admirer de tout
le monde. »

Voici les vers qu'il donna :

Le Cannibale amoureux du Soleil.

Stances.

Oeil du monde, aimable soleil,
Roy du iour, astre sans pareil,
Quand la nuit me cache ta vue,
L'endure vn si cruel tourment,
Que si la douleur ne me tue,
Elle m'ôte le jugement.

En vain, doncques, sur l'horison,
Le cherche pour ma guérison
Vne estoile qui te ressemble ;
Car rien ne me peut consoler,
Puisque tous les astres ensemble
Ne sçauroient iamais t'egaler.

Ainsi, n'ayant rien d'assez beau
Qui puisse imiter ton flambeau,
C'est dans la troupe de ces dames
Que l'espère trouver des yeux
De qui les éclairs et les flammes
Brillent comme toy dans les cieux.

Reuiens, object de mon amour,
Eternelle lampe du iour,
Ou ie iure qu'à ces images
De ton immortelle clarté,
Je présenteray les hommages
Qu'on doit à ta diuinité.

Dans la seconde entrée parut un

(1) De son éclat, mon éclat.

Anglois hypochondriaque dont la folie consistait à se croire devenu sa maîtresse pour y avoir trop pensé.

« C'estoit bien le plus grand plaisir
« du monde de le voir avec vne que-
« nouille et vn fuseau filer aussi déli-
« catement que si c'eust esté la plus
« sauante et la plus belle fille qui fust
« iamais : il estoit vestu en femme à
« moitié, avec vn grand chaperon qui
« lui pendoit par derrière iusques soubz
« les genoux, et cela couuert d'un
« grand nombre de clochettes d'ar-
« gent. »

Voici les vers qu'il débita :

Le fol Anglois transformé en sa maîtresse à
force de penser à elle.

Fillis, mon amour et ma gloire,
Je pense à vous incessamment,
Et pour avoir trop de mémoire,
Je me trouve sans iugement.

D'une si douce frénésie
Ce souvenir me tient charmé,
Qu'il fait croire à ma fantaisie
Que ie suis en vous transformé.

Heureux, si la rigueur extrême
Dont vous outragez mon amour,
Me croyant devenu vous-mesme,
Cessoit de m'affliger un iour.

Sa devise estoit telle :

*Tanto menos cuerdo,
Quanto mas me acuerdo* (1).

Baro nous apprend que ces vers sont
de M. de Boissière.

(1) D'autant moins raisonnable que je me souviens
davantage.

La dernière entrée fut celle « d'un
« François amoureux de soy-mesme et
« qui auoit perdu la raison pour n'auoir
« pu jouir de ce qu'il aimoit le mieux :
« il dansa avec vn grand miroir à la
« main, auprès duquel (*sic*) il fit tant
« de postures et de grimasses (*sic*) qu'on
« aduoua n'auoir rien veu de long-
« temps qui fust plus agréable ny
« mieux dansé. »

C'est Baro qui joua le personnage
du *François amoureux de soi-mesme* et
qui récita le sonnet suivant :

Le François fol amoureux de soy-mesme.

Sonnet.

Autrefois, il est vray, d'un cœur audacieux,
L'ay des armes d'amour mesprisé la pointure,
Et creu que cet enfant n'estoit qu'une peinture,
Le iouët de la terre et la fable des cieux.

Mais qu'il s'est bien vangé (*sic*) ; car le malicieux
A renversé pour moy l'ordre de la nature,
En me rendant épris de ma propre figure,
A treuué pour me vaincre un charme dans mes yeux.

Que son coup est funeste et de quelle malice
Ce tyran n'a-t-il pas recherché mon supplice :
Puisque ceux qu'il détient dans la même prison

Ne taschent qu'à s'unir à l'objet de leur flamme,
Et que le mesme effect qui contente leur âme,
Sert à moy de suiet pour m'oster la raison !

Comme transition, ou comme inter-
mède au ballet suivant, qui a pour ti-
tre : *Ballet du triomphe d'Amour*, Baro
suppose qu'un des plus chers amis de
Cléonte, désespéré des rigueurs et des
cruautés d'une femme qu'il adore, a

juré de se venger de ses dédains, « et tourné toutes les pointes de sa colère contre l'Amour. » Sur les instances d'Hydalion, c'est le nom du *patito*, Cléonte s'unit à lui et un vaste complot s'ourdit contre le fils de Vénus.

« Le lendemain donc, les conspirateurs font faire vn Amour parfaitement au naturel, ses aisles attachées au dos, son arc tendu, son bandeau devant les yeux, mais avec des fers aux pieds pour marque de sa captivité; ils le firent attacher au bout d'une grande perche, et ayant assemblé quantité de personnes desguisées comme eux, on le promena dans tous les carrefours de la ville. »

Sur son passage on distribuait, sous forme de cartel, son acte d'accusation (1).

Une foule de masques, déguisés en diables, le poursuivaient en l'accablant d'injures, d'autres lançaient sur lui des brandons enflammés; des ministres de Bacchus, suivis de satyres, promenaient triomphalement « vn dieu qu'ils estoient basti à la meilleure forme qu'ils purent » et singeant grotesquement les Bacchanales d'Athènes et de Rome, ils jetaient à la tête de l'Amour leurs vases et leurs coupes pleines de vin.

Parmi les groupes d'individus ameutés contre le simulacre de l'Amour, Baro en signale un, dont il n'hésite pas à dénoncer crûment la profession. Les

(1) Le comte de Cramail en était l'auteur.

masques qui le composaient, armés des instruments nécessaires pour opérer, sur Cupidon, une mutilation que l'on devinera, par cela seul qu'il ne m'est pas permis de la désigner autrement, distribuaient aux curieux un *cartel* en patois « qui auoit tant de « grâce en la naïfueté de son langage, « que pour ne luy point faire de tort, « dit Baro, i'ay bien voulu le rapporter « fidèlement. »

J'ai hésité à reproduire ce *cartel*, je l'avoue, mais, franchement, dût l'ombre de Baro s'inscrire en faux contre mon sentiment, les qualités qu'il donne à cette pièce, *la grâce et la naïveté*, lui font complètement défaut.

On en pourra juger; mais avant de la mettre sous les yeux du lecteur, je demande la permission d'invoquer, en sa faveur, les circonstances atténuantes.

Je constaterai d'abord que ce *cartel* a un grand mérite à mes yeux : il est fort gai, et la pièce entière — elle a deux pages — ne se dément pas depuis le commencement jusqu'à la fin. Le sujet est fort scabreux, j'en conviens, mais comme tout ce qu'il peut y avoir de répréhensible gît plutôt dans les mots que dans la pensée, je trouverai peut-être une excuse légitime dans le vers de Boileau, que tout le monde sait par cœur — je n'y changerai que deux syllabes :

Le *patois* dans les mots brave l'honnêteté.

Descendant direct du latin, le patois ne peut-il pas jouir, lui aussi, de quelques-unes des prérogatives paternelles ?

« Les ennemics del passotens d'amour.

« Baudomen, cadun fasso las obros dé soun mestié. Et nous autris que farem, batre le bayle ? Sabex que nous em sies....., que per sana, lengueja, bistourna, ou..... n'oun crennhen pas sies autris que bengon. En aquelis afas em toutis roustits et bulhits, et deja mes-tres passats sur la barro. Et se se biro de l'antiquitat del nostre estat, qui nou sap que daban que l'aigo d'el delutge nou neguesso touto la terro, aquel gran Dius Jupiter que fa fuma las montagnos à grandis cops de foulzez se fec....., dount nasquec la maire cantounnhere d'aquel Dius couyremacat. Mes n'es pas questiu d'herbos, qu'al prat n'y a prou, cal dire la causo de nostro bengudo. La nouuelo de la preso d'amour qu'es arribado denquio al nostre pays len len un pauc al delà del riu de Sant-Annho, pays barbare, et ount las gens nou soun pas crestias quand naissen, nous a faitis autaleu parti d'augido, et nous a fait crese, que perque l'on bol abouli l'amour, l'on diu tabes boulé..... coumo mounedo falso et descriidado Per acò benem, per arò abem pres nostros....., et nostris coutels pla agusats, et talhens coumo bels dalhos. Et deja quelques paures amoureuses demarri-

mats, afflijats, mattats, toutis choppis de legremos, et espelufits, an boutat nostris utils en usatge, quand nou y an pouscut bouta les lours, et an may aimat perdre dambe pene, que garda sense plase so que nou pourtabo bricquo de proufieit, et lour fasio forse despenso et forse empach. Atal de..... de bestios nous en faits....., per..... an aquel petit Diu mourlec, so que tant l'enferounis et que le fa reguinna contro l'esperou, atal le randren dous commo belous. et mol coumo fango. Mentretan jeten li pel nas, et passen li pes pots....., et dounen li per presen, coumo qui se truffo, lestreno de Monjoire (1).

« E-tebenov. Eniovantov. Ioangipov. Fovresot. Tropofardo. Mandrat....., »

(1) « *E dounen li per present, coumo qui se truffo, lestreno de Monjoire.* »

Ce dicton ou ce proverbe patois n'existe plus à Toulouse, mais il s'est conservé à Monjoire, dans le canton de Fronton et dans les localités qui l'avoisinent. En voici l'explication :

Lorsque quelqu'un s'attend à recevoir un pourboire, une étrenne, et qu'il éprouve une déception, chacun le plaisante et lui demande : « *Qué t'a bail-lat ?* (que t'a-t-il donné ?) » puis on ajoute : « *L'estreno de Monjoire, un cop de pun sul nas* (l'étrenne de Monjoire, un coup de poing sur le nez). »

A Lavaur et dans le département du Tarn, il existe une variante. Ce n'est plus l'estreno de Monjoire, mais l'estreno del porc, un cop de pè sul nas. C'est en effet le meilleur moyen de faire reculer le cochon.

La politesse a singulièrement atténué la brutalité de ce proverbe. Aujourd'hui, dans la contrée, en s'amusant aux jeux de société, les délinquants condamnés à l'étrenne de Monjoire, en sont quittes pour une chiquenaude.

Imitant les avocats malins et désirant frapper un grand coup, j'ai réservé pour la fin de mon petit plaidoyer un argument suprême.

Le voici : le cartel des *Ennemis del passotens d'amour* est de Pierre Goudelin !

Baro déclare, dans la *Liste des noms de ceux qui ont pris part aux cartels*, que celui dont je parle a été fait par un incertain.

Cela ne prouve qu'une chose, c'est que Goudelin n'a pas voulu être nommé. Que l'on veuille bien prendre la peine de lire la pièce entière, le *Dicciounari moundi*, de Doujat, à la main, et tout le monde sera de mon avis.

M. le docteur Noulet n'est peut-être pas aussi affirmatif que moi, mais il déclare (*loc. cit.*) « que cette composition est toute dans le goût des mascarades avouées par Goudelin, et que, à cause de cela, il est tenté de l'attribuer au poète toulousain. »

Cette mascarade terminée, l'Amour, pour tâcher de se réhabiliter un peu, s'adresse aux amants heureux, et rappelant à Oléandre (le comte de Brions) les services qu'il lui avait rendus naguère, l'attendrit, l'intéresse si bien à son sort qu'Oléandre se déclare son champion et lui promet de ne prendre aucun repos « tant qu'il ne l'aura pas rétabli dans la souveraineté de son empire. »

Tel est le programme du ballet qui a pour titre :

Ballet du triomphe d'Amour.

Il fut dansé par Oléandre et par les amis qu'il avait gagnés à la cause de son protégé.

« Premièrement, quand les violons
« eurent dansé, suivis de six pages
« portant chacun deux grands flam-
« beaux de cire blanche, et parfument,
« il fit entrer trois volages, vestus de
« divers tafetas changeants; leurs bas
« de soye estoient de différentes cou-
« leurs; leurs coiffures estoient cou-
« vertes d'aisles et de plumes, et leur
« danse monstroient bien clairement la
« légèreté qu'ils vouloient représenter,
« car leur pas estoit rempli de tant de
« capriolles (*sic*) qu'on ne pouvoit ja-
« mais juger assurément ny quand ils
« estoient en terre ny quand ils estoient
« en l'air. »

Voici leur cartel :

Pour les Amans volages.

Stances.

L'inconstance de nos desirs
Nous fait gouter mille plaisirs.
Viure autrement, c'est un supplice;
La loi qui défend de changer,
Obligant l'amour au service,
Ne cherche qu'à nous affliger.

Il faut chercher de tous costez
Pour trouver des diuinitez
Qui charment les yeux et l'oreille;
Un vieil amour est sans appas,
Et la sagesse nous conseille
D'aimer partout ou n'aimer pas.

En cette aveugle passion,
Qui retient notre affection
Et défend les nouvelles flammes,
L'amant ne trouve rien de doux,
Car dès que nous sommes aux dames,
Les dames ne sont plus à nous.

Tout ce que la nature a fait
De plus rare et de plus parfait
Rend hommage à ces infidèles :
L'amour adore la beauté,
Mais il la suit avec des œles (*sic*)
Pour monstrier sa légèreté.

Le feu d'un vol audacieux
S'eslève iusqu's dans les cieux ;
L'eau se plaist à rouler son onde ;
L'air de mesme désir époinet,
S'accommodant aux loix du monde,
N'est constant qu'à ne l'estre point.

Si les nuits succèdent aux iours,
Si la nature veut tousiours
Favoriser notre inconstance,
Tiendrons-nous pas pour ennemis
Ceux qui blasment la iouyssance
D'un plaisir qui nous est permis?

Ces stances sont de M. de Reynier.

« Trois parleurs firent la troisième
« entrée, chacun avec vne petite trompe
« à la main, vestus de taffetas incarnat,
« tout couuert de langues d'argent : ils
« portoient la chausse troussée, avec
« un bas à tache, qui ne donnoit pas
« moins de grace à leur habit qu'à leur
« danse. Ils donnèrent plusieurs car-
« tels. »

Je citerai le suivant :

Les parleurs aux dames.

Sonnet.

Publier les faueurs que nous fait vne dame
Et, portez hors de nous d'un doux rauissement,
Estaler nos plaisirs, esuenter nostre flamme,
Dans les peines d'amour nous sert d'allègement.

Tyrان de nos plaisirs, ennemy de nostre âme,
Secret ? Monstre d'honneur (*sic*), la geine (*sic*) d'un
[amant,
N'espère rien de nous : le feu qui nous enflame
Pour ne se monstrier pas agit trop puissamment.

Ce n'est pas vanité de dire qu'une belle
Brusle pour nous d'amour, si nous bruslons pour
[elle,
Puisqu'au monde il n'est rien qui ne brusle à son
[tour.

Qu'on ne nous aime point, ou que l'on nous per-
De le dire partout, en la guerre d'amour [mette
Le meilleur du butin appartient au trompette.

A la fin du ballet Oléandre parut en
Hercule, couvert de la peau du lion de
Némée, et armé de la terrible massue.
Pendant qu'il dansait et que chacun
admirait sa grâce et son maintien,
l'Amour parut tout-à-coup, et, en un
instant, changea la peau de lion en robe
de femme et la massue en quenouille.
Puis, jetant au cou d'Oléandre une
écharpe rose « semée de fleurs en bro-
derie », il l'emmena captif aux pieds
d'Omphale.

Voici les vers qu'Hercule amoureux
récita :

Abattre des géants l'arrogance infidèle,
Terrasser vn Anthée, affronter vn lion,
D'un hydre renaissant espandre la ceruele
Est mon ambition.

Tout beau, traitres discours, ennemis de ma belle ;
Je vis plus satisfait, Omphale, soubz ta loy,
Que si les Déitez, d'un (*sic*) amour immortelle
Ne mouroient que pour moy.

Je te consacre donc, Omphale que j'adore,
Cette peau de lion dont ie suis reuestu,
Qui depuis l'Orient iusqu'au riuage More
Publia ma vertu.

Après avoir proposé à Omphale d'é-
changer sa massue contre sa quenouille,

Dans ce doux changement, ennemy de la guerre,
J'iray, chère beauté, dévidant tes fuseaux,
Tandis que ta valeur repurgera la terre
De cent monstres nouveaux (1).

La Renommée parut ensuite et chanta
les victoires de l'amour.

Récit de la Renommée.

Amour a d'une main armée
De ses traits plus beaux et plus doux
Ecrit les marques de ses coups
Dans l'âme de la Renommée :
Heureux trois fois celui dont le cœur enflammé
Ayme et peut estre aimé.

Partout où ma voix peut atteindre
Je fay cognoistre son pouoir,
Et les hommes dans leur deuoir
Sçauent bien l'aymer et le craindre.
Heureux trois fois...

J'ay veu dans la blancheur des marbres
Mettre ses loix en lettres d'or
Et mille bergères encor
Grauer sur l'écorce des arbres :
Heureux cent fois...

(1) Ces vers sont de M. de Grammont.

Mais à quel propos vous descrire
Ce que peut ce victorieux,
Puisque l'on se plaist beaucoup mieux
A le ressentir qu'à le dire?
Heureux trois fois celui dont le cœur enflamé
Ayme et peut estre aymé (1).

Un grand ballet dansé par Oléandre
suivi de six amants termina cette entrée.

Le ballet de la Nuit fut dansé chez Cléonte. S'il faut en croire Baro, il était tombé beaucoup de neige dans la journée qui précéda cette fête.

Oléandre en profita pour défier les dames « et s'estant mis sur vn chariot
« de triomphe, armé seulement de bou-
« lets de neige, les alla attaquer iusques
« dans leurs maisons, où les ayant pri-
« ses comme prisonnières, il paya lui-
« mesme par la perte de son cœur la
« rançon qu'il leur vouloit demander;
« aussi n'auoient-elles au lieu de neige
« jetté que des feux, ou, si elles auoient
« laissé paroistre quelque neige, c'estoit
« seulement la neige de leur beau
« sein. »

Si j'ai cité ce passage sans y rien changer, c'est pour prouver, une fois de plus, que Baro, avant de terminer l'*Astrée*, était plein de son sujet et que la langue parlée sur les bords du Lignon ne lui était pas étrangère.

C'est la Nuit elle-même qui, couverte d'un grand manteau noir, semé d'étoiles, nous expose le sujet du ballet qui

(1) Le récit de la Renommée est de Baro.

porte son nom, dans *Un prologue de la Neyt*, écrit par Goudelin et qui se trouve, à dater de 1624, dans toutes les éditions de ses œuvres.

Il s'agit, dans cet intermède, de multiplier les obstacles et les rencontres fâcheuses autour d'un amoureux, afin de l'empêcher de parler à sa maîtresse.

L'amoureux, enveloppé d'un manteau gris de muraille, s'achemine vers le lieu du rendez-vous, jetant au vent du soir des stances à la Nuit. Je n'en citerai, — et pour cause, — qu'un très-petit nombre :

Stances.

Desia tes voiles les plus sombres
Ont couvert la terre et les cieux,
Et si rien empesche tes ombres,
C'est seulement le feu qu'Amynte a dans les yeux.

Amynte, cette inexorable,
Pour qui mon cœur aime à brusler,
D'une rigueur incomparable,
Défend à mon tourment l'usage de parler.

Mon infortune est sans seconde,
Le plus misérable me fuit,
Et de peur d'affliger le monde
Je me trouue contraint de n'aller que la nuit.

Combattu (*sic*) d'espoir et de crainte
Je viens donc voir si la pitié
N'aurait point donné quelque atteinte
A ce cœur ennemy de ma ferme amitié (1).

Sa devise était :

O sole que m'accende
Perchè non mi risplende (2) ?

(1) Ces vers sont de M. Courtois.

(2) O soleil qui m'enflamme, pourquoi ne luis-tu pas pour moi ?

Cette invocation est interrompue par un écolier, tombé entre les mains de trois pages, tireurs de laine. L'écolier, bien résolu, nous dit l'auteur, de conserver le moule de son pourpoint, leur abandonne son manteau, son chapeau et son écritoire. En s'échappant il récite les vers suivants :

L'écolier qui va de nuit à sa dame :

Je n'ay rien appris à l'escole
D'Accurse, Balde ny Bartole ;
Mes loix sont les loix de l'amour,
Tes beaux yeux leurs vrais interprètes,
Et ie seray docteur vn jour,
Si le degré que tu m'aprétes (*sic*)
Est le degré par où, sans bruit,
Vn amant peut monter de nuit (1).

Les tireurs de laine partis, l' amoureux se remet en campagne et ne tarde pas à être dérangé par des *oublieurs* (marchands d'oublies), qui portant chacun leur boîte, et une lanterne à la main, cherchaient « contre qui jouer leurs oublies. »

Cléonte, sous le nom de Pyrocle l'Oublieur, dansa cette entrée en récitant son cartel aux dames.

Après les oublieurs, le pauvre amoureux, fort dépité, voit arriver un magicien qui venait essayer le pouvoir de ses enchantements, en compagnie de trois sorcières.

Le sieur Apollidon, c'est le nom du magicien, portait le vêtement tradition-

(1) Ce joli huitain est de M. de Boissière.

nel du personnage, — moins le chapeau pointu pourtant, il faut être exact, — il avait une sphère sur la tête, son livre dans une main, et la baguette divinatoire dans l'autre.

Voici les vers qu'il récita :

Le magicien Apollidon à Filis :

Belle FILIS, ie ne veux pas,
En présence de vos appas,
Former de secrets caractères,
Fouiller dedans les monuments
Ny recourir aux noirs mystères
De mes affreux enchantements.

Ie feray sortir de leurs fers
Les esprits qui sont aux enfers,
A Pluton mettre bas les armes,
Les astres descendre des cieux,
Sans qu'il soit besoin d'autres charmes
Que des charmes de vos beaux yeux.

Ils peuvent forcer le destin,
Faire reculer le matin
Le soleil dans le sein de l'onde,
A la lune noircir le front,
Couvrir de ténèbres le monde,
Et l'esclairer quand ils voudront.

Ce sont les démons tout-puissants,
Qui font tous les iours à nos sens
Paroistre de nouveaux miracles:
Ie viens inuoyer leur secours,
Et voir si leurs muets oracles
Permettent rien à mes amours (1).

La dernière entrée nous montre un amoureux grotesque donnant une sérénade à sa maîtresse et dansant un ballet au bruit de divers instruments. De

(1) Ces vers sont de M. de Boissière.

temps en temps il cessait de danser
« pour laisser ouyr à sa belle l'excel-
lence de sa voix en chantant vne chan-
son. »

Cette chanson était la *Cansou de la Sérénado* de Goudelin, que tous les Toulousains savaient jadis par cœur. Comme je l'ai dit au commencement de ce travail, on ne la trouve reproduite, revue et augmentée, que dans l'édition du *Ramelet* de 1637, qui est fort rare et fort chère aujourd'hui. Et voilà les motifs qui m'ont décidé à la reproduire intégralement dans ces pages.

Cansou d'amouretos.

Fay te gentil, moun cor, et cour
Per bese la douso merbeillo
Daban qui l'amour biu d'amour
Et le souleillet s'assouleillo,
Memo le cel

Al tens plus bel
Nou fa mostros de cap d'estelo
Que nou s'amague daban elo.

Sur la le de sous pots doussets
Zéphir en fourrupan demoro,
Et pey sen fuch à cabussets
Per musqueta les gans de Floro.
Memo le cel, etc.

Le printens, troumpat de plase,
Per flous li bayso las gautetos,
Et l'automne pertray le se
Quand bol redoundi dos poumetos.
Memo le cel, etc.

La langue française ne jouissant pas
des immunités du latin et du patois,
j'ai cru devoir supprimer le dernier
couplet. Ecrit en langue factice, à base

française, il fait tache sur les premiers couplets et il prouve, au double point de vue de la forme et du fond, que notre brave Goudelin, comme le vieil Homère, s'endormait quelquefois, au moins en français.

Baro, vers la fin de son livre, et après avoir fait observer que chaque province a ses coutumes, raconte que parmi les libertés dont jouissait depuis longtemps Toulouse, il était permis à chacun, durant le dernier jour du carnaval, de courir la ville masqué et d'offrir, à qui bon lui semblait, les présents dont sa discrétion et sa fantaisie avaient déterminé le prix.

Il ajoute : « que toutes les dames sont obligées de se laisser voir dans leurs carrosses, et ne peuvent, sans offense, refuser aucune chose de ce qui leur est présenté. »

Pour obéir à cette coutume, « pour s'accomoder aux loix du peuple et pour montrer, par son exemple, combien il chérit ses droits, » Cléosandre, sous le nom de Clarimont, monte dans un navire qu'il avait fait équiper et raconte, dans un cartel adressé aux dames, qu'il vient de dépouiller l'Orient de ses merveilles les plus rares pour les leur offrir, et joindre ainsi, à la perte de son cœur, les sacrifices et les fatigues qu'elles lui ont coûté.

Le navire, admirablement construit, pourvu de tous ses agrès et précédé de quatre chevaux marins que dirigeait un

énorme triton, semblait, toutes voiles au vent, flotter en pleine mer; ses voiles étaient de satin; ses échelles, ses cordages étaient de soie; des singes, *déguisez en matelots*, couraient sur les vergues ou se balançaient sur les haubans; les canons étaient pointés, etc. L'illusion était complète.

Clarimont, vêtu d'un habit à la matelote, en étoffe de Chine, distribua et fit jeter dans toute la ville un si grand nombre de présents, soit en confitures, soit en bouquets, soit en pierreries, que Baro, dans son hyperbolique récit, prétend « qu'ils estoient presque dignes de la libéralité d'un Roy. »

Ces plaisirs durèrent jusqu'à la nuit.

Cléosandre allait se retirer « lorsqu'il fust conuié à voir une blanque (1) où estoient les plus belles choses que l'on vid jamais. »

Ici nous assistons à une véritable séance de Robert-Houdin. Mais dans la crainte d'altérer dans une analyse écourtée la description de ces tours d'adresse et la naïveté du récit, je vais reproduire, sans y rien changer, le texte de Baro.

« Dès que Cléosandre fut entré, il
« vid qu'un homme ayant tiré, pour le
« prix de son argent, deux pendans
« d'oreilles faicts en façon de petits
« Mores, vn grand buffet s'ouurit, et
« dès qu'il pensa les prendre, il les vid
« mouuoir et danser, comme si vérita-

(1) Espèce de loterie ou jeu de hasard.

« blement c'eussent été des hommes.
« Vn second tira la figure de deux
« cheualiers tirez en bosse, et celle d'un
« Persée, qui les ayant à la première
« rencontre changez en rocher par la
« vertu de son bouclier où estoit vne
« teste de Méduse, se retira pour faire
« place à vn Orphée qui leur redonna,
« par le charme de ses accords, l'âme
« qu'ils sembloient auoir perdue. Vn
« troisième rencontra le portrait de
« Médor et de Céladon, tous deux
« exemples d'une parfaite amour, et
« comme si leur sort n'eust pas esté
« différent des autres, ils dansèrent et
« firent voir par leurs actions, les véritables
« marques de la passion qu'ils
« auoient autrefois ressentie. Le dernier
« qui tira eust, pour la part de sa
« bonne fortune, la statue de Dom-
« Quixote, qui fit, contre son moulin à
« vent, les mesmes exploits qui ont
« rendu sa réputation immortelle. »

L'étonnement des spectateurs fut au comble lorsque le magicien, par ses enchantements, fit paraître une troupe de singes qui, après auoir un peu dansé, cédèrent la place à huit chevaliers, si lestes et si bien vêtus, que Cléosandre, surpris, avoua n'auoir jamais rien vu de si surprenant.

DESCRIPTION DU CARROUSEL

Plusieurs motifs m'ont déterminé à reproduire *in extenso* la description de ce carrousel. C'est d'abord la difficulté, sinon l'impossibilité d'en donner une analyse exacte; c'est, en second lieu, l'importance qu'il offre au point de vue de notre histoire locale et surtout au point de vue de la paix et de la concorde dont il fut à la fois le prétexte et le gage; c'est enfin l'intérêt que présentent les détails de cette belle fête, mais surtout les différents épisodes et les nombreuses péripéties de la lutte.

On est vraiment surpris, en lisant ce récit qui date de deux cent cinquante ans, de rencontrer à Toulouse, à cette époque, un personnel aussi nombreux d'artistes en tout genre, poètes, musiciens, peintres, décorateurs, costumiers, artificiers, machinistes surtout, capables de confectionner en peu de temps les engins de toute espèce, de toute nature et de formes si diverses, qui parurent, durant plusieurs jours, aux yeux émerveillés de la population toulousaine.

Baro a emprunté sa description du carrousel au *Mercure François*, de Jean Richer, en lui donnant la teinte romanesque dont il a coloré ses récits. J'ai cru bien faire en me séparant momentanément de lui, et en reproduisant la

version originale de Richer (1), sans y changer une syllabe.

« Le duc de Ventadour, lieutenant-général au gouvernement du Languedoc, estant à Thoulouse, où la saison faisoit tenir plusieurs seigneurs de qualité de cette prouince pour y passer le carnaual, délibéra de faire vn carosel pour donner au peuple thoulousain quelques plaisirs sur le retour de la paix et des résiouyssances sur la gloire des triomphes de Sa Majesté.

« La forme de ce carosel ayant esté concertée, tous les seigneurs se rangèrent en trois parties ou compagnies : la première, celle dudit sieur duc, lequel sous le nom de Cléosandre, se donna à luy et à ceux de sa troupe celui de cheualiers de la Fermeté ou de cheualiers Africains.

« De la seconde estoit chef le comte de Cremail, gouuerneur du pays de Foix, lequel prit le nom de Dom Phalanges d'Astre, et se donna le tiltre de cheualier de la Constance, et à ceux de sa partie.

« En la troisième estoient les cheualiers du Firmament, sous le nom de Persée.

« Voicy le cartel que Cléosandre fit publier à Thoulouse, par un héraut :

(1) La collection du *Mercure François*, de Jean Richer, continuée, à dater de 1635, par Théophraste Renaudot, n'est pas extrêmement rare, mais elle est souvent incomplète et manque dans beaucoup de bibliothèques publiques. (V. t. 10, 1624, p. 360 et suiv.)

« Cléosandre à tous chevaliers errants (1).

« *L'inconstance, qui ne gaigne les cœurs que pour les perdre et qui sert aux âmes de peste et de poison, a iusqu'icy traicté si perfidement la fortune des hommes, que ie ne puis cacher le ressentiment que i'ay de son insolence; aussi désirant en estouffer la mémoire pour iamais, ie fay sçavoir à tous cheualiers errants :*

« Que la lice sera ouuerte dans l'hostel du Sénéchal de Toulouse le 18 février (2).

« Nul cheualier n'y sera reçu sans devise et cartel.

« Vne statue représentant l'Inconstance y sera posée en lieu de Faquin.

« Chacun rompra trois lances.

« Vne boëte de pourtraicts, enrichie et couverte de diamans, sera donnée pour prix à celui qui rompra le mieux.

« On pourra soustenir une ou plusieurs propositions d'amour, selon qu'on voudra.

« Le mareschal de camp général donnera place et rang selon l'ordre des entrées. »

« Le iour du carosel venu, les eschafauts se trouuèrent incontinent remplis de dames, les iuges prinrent leur place, et le mareschal de camp général se rendit à la barrière de l'entrée, pour

(1) Ce cartel est de Baro.

(2) L'hôtel de la Sénéchaussée était situé dans la rue qui porte ce nom dans les anciens plans de Toulouse. On la nomme aujourd'hui *rue des Fleurs*.

donner aux parties qui se présenteroient le rang et l'ordre qui leur seroit deu.

« Le premier qui se fit voir dans la lice fut l'ombre de Rodomont, qui estoit le sieur de Montpeyran, vestu d'un habit noir à la pantalonne (1) lequel le couvroit tout du long, et portoit au bras gauche un escu, où estoit peint pour devise un arbre coupé, que le temps auoit fait mourir, et un lierre qui, naissant auprès du tronc, ne laissoit pas d'embrasser les branches mortes, avec ce mot :

« *Sino la vida porque la muerte* (2).

« Voulant dire que durant sa vie, il n'auoit pu estre séparé d'Isabelle, et que la mort ne les desioindroit pas.

« Ayant donné son cartel (3) et pris la

(1) Pantalons, bouffons de la Comédie italienne. — Se dit aussi de l'habit qu'ils portent, et qui est fait justement sur la forme de leur corps. Ce mot vient des Vénitiens, qui portent ces habits et qu'on appelle *pantaloni*, à cause de saint Pantaléon, qui étoit autrefois leur patron. (Ménage, *Dict. de Trévoux*.)

(2) Sinon la vie pourquoi la mort.

(3) Ce cartel est de Baro. Le trouvant assez bien écrit je le donne ici comme spécimen de ce genre de composition :

« *L'ombre de Rodomont à son Isabelle.*

« Je n'ay pas assez, chère ISABELLE, estonné la terre et l'enfer des prodigieux effects de ma vaillance, et bien que la fureur de mille démons ait esté contrainte de céder à la force du moindre de mes regards, j'enrage de voir que celui de l'Inconstance prétende témérairement de résister à la puissance de mes coups. Je vay, ma belle DAME, sacrifier sur vos autels la conquête de ses despoilles, heureux

place que sa propre fantaisie luy donna, on vint aduertir le mareschal de camp que quelques cheualiers demandoient d'entrer, il les alla recevoir; et leur ayant donné l'ordre de leur entrée, permit à leur mareschal de camp d'aller donner aux iuges et aux dames les cartels qu'ils auoient (1). Cette partie estoit composée des quatre cheualiers du Firmament, qui estoient sous les noms de Persée, Hercule, Céphée et Orion, le marquis de Firmacon, les sieurs d'Auradé et de Seisses ses frères et le sieur de Gantios. Ils faisoient aller deuant eux leurs trompettes vestus de satin bleu, chamarré de clinquant d'argent; puis le Mont-Atlas portant le Ciel, représenté par vn globe parsemé d'estoiles, et cela avec vn si ioly artifice qu'on le voyoit mouuoir sans cognoistre quels en estoient les ressorts. Leurs grands cheuaux estoient menez à la main par leurs valets de pied, vestus de leurs couleurs, qui estoient le blanc et le bleu: aussi les cheualiers parurent vestus de satin bleu, et leurs habits couuerts de petites estoiles d'ar-

d'auoir pu vous tesmoigner après ma mort combien i'eus de fidélité durant ma vie. Receuez favorablement les parfums dont j'accompagneray cette victime, qui ne seront autre chose que les soupirs que l'exhale autant de fois que le regret de vostre absence se présente à mon souvenir; que s'ils peuvent vous rendre sensible à la pitié de mon infortune, ils vous feront cognoistre pour le moins que le feu d'Amour ne s'esteint iamais, et qu'une affection n'est plus véritable quand elle peut finir par la mort.»

(1) Ces cartels sont de M. de Caseneuve.

gent ; les caparassons des cheuaux estoient tous semblables.

« Persée, sur vn cheual aislé, portoit vne teste de Méduse dans son escu, et à la main droite vn cimenterre. Sa devise estoit vn gros arbre qui monstroït d'estre fort vieux, avec ce mot,

« *Antes quebrar que doblar* (1).

« Céphée portoit la couronne et le sceptre et auoit pour devise vn vaisseau, les voiles enfilées, et tout au plus haut du mast vn feu Saint-Elme, avec ce mot,

« *Cælestis flamma sedabit* (2).

« Orion tenoit en main vne grande espée parsemée d'estoiles : sa devise estoit vn rocher, avec ce mot,

« *Voi di crudeltà, io di constantia* (3).

« Hercule avec sa peau de lyon et sa massuë paroïssoit le dernier, mais tel qu'il estoit au retour de la desfaite de quelque monstre. Il portoit pour devise vn escu, si fort que le dard qui l'auoit percé n'en pouuoit pas sortir, avec ce mot,

« *En mi firmessa su prision* (4).

« Après eux entra le cheualier des

(1) Plutôt rompre que plier.

(2) Dieu seul éteindra ma flamme.

(3) Vous êtes cruelle, je suis constant.

(4) Dans ma fermeté sa prison.

Larmes, qui estoit le baron de la Reoule (1); son habit estoit noir, tout semé de larmes d'argent: on luy menoit vn cheual en main, dont le caparasson estoit de mesme, et sur le chamfrein il portoit des grandes plumes blanches et noires: le corps de sa devise estoit vn alambic, qui à la chaleur du feu qui estoit dessous laissoit tomber quelques gouttes d'eau en façon de larmes, avec ce mot,

« *De mi fuego mis lagrimas* (2).

« Ayant fait donner son cartel, et ayant pris place dans le camp, on ouyt vn son de fleutes et de flageolets, qui faisoient danser quelques bergers et bergères dans le milieu d'un bocage fort espoix: et comme la machine de ce bois fut vn peu auancée, on recogneut que c'estoit Pierre de Prouence, qui recueilloit dans le beau sein de sa Maguelonne les fruits de son amoureuse passion: il portoit pour devise vn las d'amour, avec ces vers,

« Amor hizo a su plazer
Esto nudo tanto fuerte
Que las manos de la muerte
No le podran deshazar (3).

« Celle de la belle Magelonne estoit vn

(1) Il a fait lui-même son cartel.

(2) De mon feu viennent mes larmes.

(3) L'amour fit à son plaisir
Ce nœud si fort,
Que la main de la mort
Ne pourra le délier.

poisson qui tenoit vne bague à la gorge,
auec ce mot,

« *No se perdera mi fé* (1).

« C'estoient le sieur de la Yllaire S. Cassian qui auoit pris le nom de Pierre de Prouence et le sieur de la Garde celuy de Maguelonne, lesquels après auoir faict donner leur cartel (2), prirent leur place proche le cheualier des Larmes, pour faire place à l'entrée des sieurs de Castel-bayac et du Clos, qui s'estoient donnez le nom de Castor et Pollux. Castor auoit pour deuise vn javelot ardent attaché à vn laqs qui sert à le lancer, et le mot,

« *Fiamme al cor, lacci a l'alma, al petto strale* (3).

« Pollux portoit vn soleil, paroissant à demy au trauers d'un nuage tranché de foudres, auec ce mot,

« *Lampi d'amore, tra fulguri disdegno* (4).

« Castor et Pollux auoient à peine faict donner leurs cartels (5) et pris la place que le mareschal de camp leur donna, que l'on veit paroistre la troupe des cheualiers de la Constance.

(1) Ma foi ne se perdra.

(2) Par le comte de Cramail.

(3) Des flammes au cœur, des liens à l'âme, des traits dans le sein.

(4) Eclairs d'amour, dédain au milieu des splendeurs.

(5) Par un incertain.

« Premièrement Vrgande la desco-
gneuë se fit veoir, montée sur vn mons-
tre effroyable autant en sa forme qu'en
ses effects ; il iettoit vne grande flamme
par les nazeaux et par les oreilles ; et
comme s'il eust voulu donner à ceste
magicienne le temps d'exercer ses en-
chantemens, il alloit tantost douce-
ment, tantost il couroit à toute force
selon qu'elle l'aidoit du pied ou de la
main. Cependant qu'elle faisoit le tour
de la lice, quelques esprits qu'elle alloit
conjurant portèrent son cartel (1) aux
dames.

« Elle estoit vestue d'une toile d'or à
fond noir, et sa robbe toute couuerte
de petits miroirs sembloit luy faire lire
ce que le ciel réserve de plus secret
dans le sein de la fatalité. Après elle
venoient douze grands cheuaux menez
en main, et six escuyers bien montez.

« Le comte de Cramail, sous le nom de
Dom Phalanges d'Astre (2), parut le pre-
mier des cheualiers de la Constance,
vestu d'une toile d'or incarnate et
verte : son habit estoit à l'antique, imi-
tant en quelque façon celui des Per-

(1) Par le comte de Cramail.

(2) Au lieu de cartel, don Phalanges d'Astre (le
comte de Cramail) donna les vers qu'il fit sur le sujet
de sa devise :

Que Jupiter de son tonnerre
Deschire le ciel et la terre,
Et fende l'air en mille lieux :
Je ne trouue rien qui m'estonne,
Dans le péril qui m'environne,
Que les foudres de deux beaux yeux.

ses : il estoit couuert de clinquant, et doublé d'une toile d'argent blanche : il portoit au dessous de sa robe à manches une hongrelaine de mesme estoffe : sa coiffure estoit de toile d'argent semée de fleurs d'or et de soye, avec des grandes plumes, et des touffes d'aigrettes ; son cheval estoit caparaçonné de toile d'or, avec du clinquant, et sa teste couverte de plumes. Il auoit pour deuse un Amour au milieu d'une mer agitée de vents et de tempestes, se servant de son carquois pour vaisseau, d'une fiesche pour mast, de son arc pour antenne, et de son bandeau pour voile, le ciel couuert d'éclairs et de foudres, avec ce mot,

« *Ni spantarme, ni mudarme* (1).

« Avec luy venoient les autres cinq

Que Neptune bouffi de rage,
Changeant à tous coups de visage,
S'esleue iusqu'au firmament :
Il me moque de sa malice,
Et ne crains que de Berenice
La rigueur ou le changement.

Qu'Æole et sa troupe importune
S'irritant contre ma fortune,
Et mes desseins viennent troubler :
Il me ris de leur insolence,
Le seul vent de la mesdisance
Est celui qui me fait trembler.

Ainsi quand l'horrible tempeste
Dont le ciel menace ma teste,
Deuroit dissoudre l'Univers :
Est-il rien que je puisse craindre
Puisque mon feu ne peut s'esteindre
Parmi tant d'orages divers.

(1) Ni m'effrayer, ni me changer.

cheualiers vestus de mesme et trez bien montez, scauoir le vicomte de Claux, sous le nom de D. Florisel de Niquee, le baron de Cabanac, D. Agesilas de Colchos, le vicomte de Burniquel, D. Silues de la Selue, le sieur de Reynier, D. Birmartes, et le baron de Clermont, D. Lucidor.

« Don Florisel auoit pour deuise vn bouclier, contre lequel plusieurs flèches s'estoient émoussées; vne pourtant auoit eu le pouuoir de le percer : aussi le mot estoit,

« *Fra multe una* (1).

« Celle de D. Agesilas de Colchos estoit une sphère, avec ce mot,

« *Se mueve y no se mudo* (2).

« D. Silues de la Selue portoit vne aigle contemplant le soleil, avec ce mot,

« *Mirar non so luce men belle* (3).

« D. Birmartes auoit vn Ciel avec vn epicycle, dans lequel on voyoit vne planette stationnaire, avec ce mot,

« *Noctu quiesco* (4).

« Don Lucidor portoit vn flambeau allumé, et ce mot,

« *Dum urar vivam, dum vivam urar* (5).

(1) Dans le nombre une seule.

(2) Il se meut sans changer.

(3) Je ne sais pas regarder une lumière moins éclatante.

(4) Je me repose durant la nuit.

(5) Tant que je brûlerai je vivrai, tant que je vivrai je brûlerai.

« La partie des Cheualiers de la Constance fut suiuite immédiatement de celle des Cheualiers de la Fermeté. Ce qui parut le premier furent six trompettes, vestus à la Moresque d'un satin isabelle et griz de lin; leurs chamades rendirent tous les spectateurs attentifs, cependant que l'on vit auancer six Elephans d'une grosseur espouuantable, qui portoient chacun un nain sur le dos : après eux venoit un chariot de triomphe, tiré par deux leopards, deux lions, et deux tygres; sur le chariot estoit une musique d'esclaves qui marioient le charme de leurs voix à la douceur des luths, auxquels respondoient des hautbois et des clairons, qui representoient l'air que l'on auoit chanté avec tant de grace, qu'il sembloit qu'ils deussent par l'oreille raur l'âme de ceux qui les escoutoient.

« Ce chariot estoit suiuy de dix-huit grands cheuaux, caparaçonnez de drap d'or isabelle et gris de lin, et sur le chamfrain (1) quantité de plumes : la façon des caparaçons estoit à escailles volantes, jointes l'une à l'autre par un passement d'or : ils estoient menez en main chacun par deux esclaves, non pas attachés l'un à l'autre, mais portant seulement un collier d'argent pour tesmoignage de la liberté qu'ils auoient perduë.

(1) On écrit aujourd'hui *chanfrein*, avec deux *n*; *chanfrein*, venant de *camus*, licou, et de *frenum*, frein, il aurait mieux valu conserver l'*m* de la première syllabe et écrire *chamfrein*.

« On veit entrer après eux douze Pages très-bien montez, dont les chevaux estoient aussi caparaçonnez à escailles volantes de satin gris de lin et isabelle : leur habit estoit à la façon des Mores, n'ayant rien toutesfois qu'un turban des mesmes couleurs que leur habit : ils portoient aux mains les lances de leurs maistres, qui parurent aussitost que la Renommée fut entrée, portant vne grande trompe à la main, coiffée d'aisles et de plumes, son habit couuert de langues, et montée sur vn Pégase, qui ayant les aisles estendues et ouuertes, sembloit plustost voler que marcher.

« Le premier qui parut fut le duc de Vantadour sous le nom de Cleosandre, monté sur vn cheual caparaçonné de drap d'or, semblable à l'habit de son maistre, qui estoit aussi fait à escailles et des mesmes couleurs que les précédents ; il est vray qu'au milieu de l'escaille on voyoit encore vne flame en broderie, si bien faicte qu'on eust iuré qu'elle se mouuoit : les plumes qu'il portoit sur le chamfréim, et qui luy seruoient d'ornement à la teste, estoient aussi gris de lin et isabelle. Pour Cléosandre, il portoit au derrière de son turban des grandes plumes qui descendoient iusques sur la croupe du cheual, et tout le deuant estoit couuert de grandes enseignes de pierreries.

« Après luy venoit le comte de Brions, sous le nom d'Oléandre, monté aussi fort aduantageusement, et n'ayant rien

de différent à l'habit du duc son frère : il sembloit que leurs cheuaux n'eussent rien aussi qui ne fust esgal pour l'adresse et pour la beauté. Les 8 cheualiers qui venoient après estoient le baron de Cornusson, les sieurs de Montesquieu, de Pins, de Villeneuve, de S. Martin, de Malras, du Moulin, et de Monlor. Ils se faisoient admirer en la grace de leur port; et bien qu'ils fussent semblables en habits, il n'y en auoit pas vn qui n'eust quelque gentillesse differente.

« Cléosandre auoit pour deuise l'ancre d'un vaisseau jetté dans le sable, avec ce mot :

« *Firmo anco ne l'arena* (1).

« Oléandre portoit vn vaisseau allumé dans la mer, que toute son eau ne pouvoit esteindre, avec ce mot :

« *De mis lagrimas mi fuego* (2).

« Des huict qui suiuoient, le premier portoit vn Atlas qui soustenoit vn ciel, avec ce mot :

« *Tambien mi diosa cayera*
Si mi fe ro la tuuiera (3).

« Le second auoit un giresol tourné du costé du soleil, avec ce mot :

« *Sin amor no ay viuir* (4).

(1) Inébranlable, même dans le sable.

(2) De mes larmes mon feu.

(3) Mon Dieu tomberait lui-même, si ma foi m'abandonnait.

(4) Je ne puis vivre sans amour.

« La devise du troisieme estoit deux palmiers, dont les branches entrelassées sembloient proprement s'embrasser, avec ce mot :

« *Quien nos aparta nos mata* (1).

« Celle du quatrieme estoit d'un bouton de rose, tout enuironné d'espines, et le mot :

« *Beleza y aspreza* (2).

« Le cinquieme portoit vn laurier bruslant, avec ce mot :

« *Piu acceso, y piu secreto* (3).

« Le sixiesme auoit vn Amour tombant dans vne mer, avec ce mot :

« *Abonde nazco muero* (4).

« Le septiesme auoit vn globe céleste qui s'ouvroit en mille lieux, avec ce mot :

« *Impavidum ferient.*

« Et la dernière devise estoit vne aigle qui portoit vn foudre, avec ce mot :

« *Ego talia Marti* (5).

« Ces trois troupes ou parties s'estant rangées selon l'ordre de leur entrée (6),

(1) Qui nous sépare nous tue.

(2) Beauté ou dureté (ou sévérité).

(3) D'autant plus ardent qu'il est plus caché.

(4) Où je nais, je meurs.

(5) Je rendrai la pareille à Mars.

(6) Pendant que les chevaliers faisaient le tour du camp, on distribuait aux dames différents cartels, dont voici les titres : *Cléosandre. Africain, chevalier de la Fermeté.* Ce cartel est de Baro. *Les chevaliers*

il fut ordonné que Cléosandre, cheualier de la Fermeté, et ceux de sa partie,

africains conduits par Cléosandre. Ce cartel est de M. de Crozilles. Le suivant, en vers, est adressé aux dames :

Belles dames dont le visage
Produit vn printemps éternel,
Qui peut, sans être criminel,
S'éloigner de votre seruage ?
Les cœurs, fussent-ils de rocher,
Lorsqu'ils osent vous approcher,
Ne peuuent sans mourir de honte
Euitier leur captiuité :
Car si vostre nom les surmonte,
Que doit faire vostre beauté ?

Quant à moi, qu'un climat étrange
Esleua parmy les lyons,
Plus sensible aux affections
D'une tigresse que d'un ange ;
Animé d'un esprit plus doux,
le viens enfin auprès de vous
Quitter cette forme première :
Faire vn serment glorieux,
De n'adorer plus la lumière
D'autre soleil que de vos yeux.

Et c'est pour cela que l'orage
Parmy l'insolence des flots,
N'a iamais de mes matelots
Lassé le bras ny le courage.
C'est pour cela que mes vaisseaux
En dépit des vents et des eaux,
Ont abordé ce nouveau monde :
Et fait par une iuste loy,
Céder l'inconstance de l'onde
A la fermeté de ma foy.

Il reste que pour assurance
De tout mon bon-heur à venir,
Mes travaux puissent obtenir
Vostre amitié pour récompense.
Et que désormais vos esprits,
Sans légèreté ny mespris,
Cèdent à ce qu'Amour ordonne :
Car il commande iustement
Ou qu'on n'ayme iamais personne,
Ou qu'on l'ayme éternellement.

ouuriroient la lice, ce qu'ils firent avec tant de grâce, qu'ils rompirent tous très-bien; de quoy chacun iugea d'eux qu'ils auoient dignement pris le nom de cheualiers de la Fermeté, ayant paru si fermes à cheual en ceste première course.

« Après ces cheualiers de la Fermeté, ou Africains, la partie du marquis de Firmacon ou des cheualiers du Firmament, entrèrent en lice; l'ombre de Rodomont eut l'honneur de courir le premier, et donna dans le petit escu, faisant voler sa lance en six esclats. Après lui, les quatre cheualiers du Firmament et le cheualier des Larmes firent paroistre leur adresse et la vitesse de leurs cheuaux : puis Pierre de Provence vestu à la vieille gauloise, et la belle Maguelonne concoururent : elle porta son coup iustement au mesme lieu ou Pierre de Prouence auoit rompu. Les derniers coureurs de cette partie furent Castor et Pollux, qui rompirent tous deux à vn doigt prez du petit escu.

« Ceux-ci ne furent pas plustost hors de la carrière, que la partie des six cheualiers de la Constance y entrèrent. Vrgande, qui estoit à leur teste, courut la première : D. Phalanges d'Astre (qui estoit le comte de Cremail), donna dans le milieu du petit escu : et les autres cinq cheualiers qui le suiuirent envoyèrent tous leurs lances en vne infinité d'esclats.

« Ce faict, Cléosandre et ceux de sa

partie recommencèrent la seconde course, et les autres parties les suivirent au mesme ordre qu'en la première : ils en firent autant de la troisième, où plusieurs frappèrent dans le petit escu ; mas D. Phalanges d'Astre ayant rompu dedans à toutes les trois courses, les iuges luy adiugèrent la boëte de diamans, qui estoit le prix des courses, laquelle boëte il fit mettre au bout d'une lance, et accompagné de tous les cheualiers des trois parties, fit appeler par le sieur des Aymards, mareschal de camp général, vne dame qui estoit en vne galerie, à laquelle il en fit présenter.

« Le dit sieur mareschal ayant dit plusieurs honnestes loüanges à ceste dame, il luy demanda au nom de tous les cheualiers une nouvelle bague, pour le prix de trois autres courses qu'ils iugeoient pouuoir encore faire auant le coucher du soleil ; ce qu'elle lui donna aussitôt ; tellement que tous les cheualiers ayant de rechef couru en mesme ordre et rang trois autres courses, les iuges adiugèrent ceste bague à D. Agesilas de Colchos, qui estoit le baron de Cabanac ; ce qui donna la gloire entière de ceste iournée à la partie du comte de Cramail.

« Après ces trois dernières courses, les cheualiers ne voyant plus paroistre de soleil, se retirèrent à la clarté d'un nombre infiny de flambeaux, et en ce mesme ordre qu'ils estoient entrez, et firent un grand tour par la ville en reconduisant le duc de Vantadour iusques dans son

palais. Le peuple de Toulouse qui estoit aux boutiques, aux ruës et aux fenestres, eurent le plaisir de les veoir et beaucoup de contentement. »

Baro termine sa description du carrousel par cette courte apostrophe :
« J'eusse peu, descrivant les courses
« qui se firent ce iour-là, enrichir mon
« discours d'autant d'inuentions qu'en
« eurent jamais les romans d'Amadis
« ni de Palmerin d'Oliues, et soustenir
« que les esclats des lances qui furent
« rompues, brisèrent à la lune la pointe
« de son croissant, mais ayant protesté
« de ne sortir point des termes d'un véritable rapport, ie me suis contenté de
« dire ce que j'ay veu et ce que ie puis
« soustenir. »

APERÇU BIOGRAPHIQUE

Concernant les personnes qui sont nommées
dans LE CLÉOSANDRE

ANGOULÊME (Louis-Emmanuel de Valois, duc de), second fils de Charles de Valois et de Charlotte de Montmorency.

Il fut d'abord évêque d'Agen, suivit plus tard la carrière militaire. Louis XIII le nomma général de cavalerie et gouverneur de Provence. Né en 1596, il est mort à Paris le 13 novembre 1652.

AURADÉ (M. d'), frère du marquis de Fimarcon. V. ce nom.

BARO (Balthazar), né en 1600, mort en 1650.

BOISSIÈRE (François de), avocat. Mort le 29 août 1627. Il avait épousé Suzanne Blanchard. (D'Aubais).

BOUSIGNAC (Mathieu de), procureur au Parlement. Il fut capitoul en 1640.

BRIONS (le comte de), neveu du duc d'Angoulême.

Un comte de Brions dansa dans un ballet, à Tours, avec S. A. R. le duc d'Orléans, en 1638. (Les frères Parfait, t. III, p. 114.)

BURNIQUEL (le vicomte de). Dans la partie du comte de Cramail, il portait le nom de don Silve de la Selve.

CABANAC (Augustin, baron de), docteur et avocat en la cour. Il était capitoul en 1598.

CAILLAC (M. de). Il dansa dans le ballet des Fols et dans celui de la Nuit.

CASENEUVE (M. de), docteur et avocat en la Cour. Il était capitoul en 1505.

CASTELBAYAT (M. le baron de). Dans la partie du carrousel, M. de Castelbayat portait le nom de Castor.

CATEL (Charles), conseiller au Parlement de Toulouse, mort en 1640. En 1624, Pierre Catel avait 64 ans et il mourut en 1626. Ce n'est donc pas lui qui figure dans le *Cléodore*, et qui, dans la partie de M. le comte de Cramail, représenta le rôle de la fée Urgande.

CESQUIÈRE ou SESQUIÈRE (Philippe de la). Il prononça, en 1632, l'éloge de Clémence-Isaure aux Jeux-Floraux. Il dansa dans le ballet des Fols.

En 1619, il prit part aux fêtes célébrées à Toulouse, en l'honneur du mariage de la sœur du roi.

CLERMONT. Un Alexandre de Castelnau, comte de Clermont-Lodève, commandait dans Etampes pour les ligueurs, en 1589, quand Henri IV vint assiéger cette ville. Il ne jugea pas à propos de résister dans une si mauvaise place, dit

Dupleix, et se rendit à la première sommation.

Dans la partie de M. le comte de Cramail, le baron de Clermont portait le nom de don Lucidor.

CORNUSSON (M. le baron de). Probablement un descendant, un fils peut-être, de La Valette-Parisot, seigneur de Cornusson, « dont il est fait mention dans les *Commentaires* et dans « les lettres de Blaise de Montluc. Il « était gouverneur du Rouergue, et « Montluc (t. IV, p. 259) nous le montre résistant aux huguenots entouré de « ses enfants. » (V. *Docum. inédits sur l'Agenais*, par M. Tamisier de Larroque, dans le *Recueil de la Soc. d'Agric. sc. et arts d'Agen*, 2^e série, t. IV, p. 175, notes.)

COURTOIS (Marie ou Mari de), Toulousain; docteur et avocat en la Cour. Il fut capitoul en 1641; il avait été lauréat des Jeux-Floraux en 1616, 1624 et 1626.

CROSILLES (M. de). Un sieur de Crosil, fils du comte de Tonnerre, se distingua, entre les plus braves volontaires qui suivirent le roi Louis XIII au secours de l'île de Ré contre les Anglais, le 31 octobre 1617.

Les seigneurs de Crosilles descendaient d'une branche de la maison de Montmorency, établie dans les Pays-Bas et subdivisée en plusieurs rameaux.

M. de Crosilles est l'auteur du cartel des Africains.

DES AYMARDS. Il était maréchal de camp général du Carrousel.

DU CLAUZ (M. le vicomte). Dans la partie du comte de Cramail, il portait le nom de don Florisel de Niquée.

DU CLOS (M.). Dans les parties du Carrousel, il portait le nom de Pollux.

DU MAY (Antoine), docteur et avocat en la Cour. Il était capitoul en 1601.

DU MOULIN (*Guillaume*), Procureur au Sénéchal. Il avait été capitoul en 1620.

FERRIÈRES (Anne de), docteur et avocat. Il avait été capitoul en 1620.

FIMARCON (Hector de Narbonne, marquis de). Il fut tué au siège de Pamiers, au mois de mars 1628. De ses deux frères, l'un, Jacques, avait été tué à Bordeaux, en 1616, et l'autre, François, était mort peu de jours après son père, des blessures qu'il avait reçues au siège de Clérac.

La mère de ces jeunes hommes, Marguerite d'Ornézon, était dite dame d'Auradé. (V. le P. Anselme.)

Le P. Anselme a oublié de mentionner deux autres frères du marquis, d'Auradé et Seysses, que Baro désigne nominativement comme les frères du marquis Hector de Narbonne-Fimarcon. (V. le *Cléodore*.)

GANTIOS (M. de). Il figura, dans le Carrousel, au nombre des quatre chevaliers du Firmament, avec le marquis de Fimarcon et messieurs d'Auradé et Seysses ses frères.

GOUDELIN (Pierre).

GRAMMONT (Gabriel - Barthélemy, seigneur de), conseiller au grand conseil, président aux enquêtes du Parlement de Toulouse, auteur d'une histoire de Louis XIII.

GROULET (M. de). Il dansa, au nombre des *Volages*, dans le *Ballet du triomphe de l'Amour*.

LA GARDE (Gabriel), de Narbonne, seigneur de Bisan, épousa le 2 février 1612 Anne Le Noir, qui mourut veuve le 2 octobre 1633.

LA GARDE (Antoine de), seigneur de Chambonas et de Cornillon, gentil-homme ordinaire de la chambre du roi. Meurt le 27 juin 1637. Il avait épousé Charlotte de la Baume-Suze.

LA GARDE (Antoine), seigneur de Malbosc. Mort le 4 février 1654. Il avait épousé le 6 octobre 1637 Anne de Sabran.

Quel est celui des trois *La Garde* qui assista au Carrousel du duc de Ventadour ?

L'un deux, le même peut-être, prit part aux fêtes données à l'occasion du mariage de la sœur du roi.

LÉVIS (Henry de), duc de Ventadour, pair de France, prince de Maubuisson, lieutenant-général de Languedoc, etc.

Il avait épousé *Marie - Liesse* de Luxembourg, fille d'Henry duc de Luxembourg et de *Madeleine* de Montmorency. Il se trouvait donc neveu, par alliance, du duc d'Angoulême.

LOUPES (Tristan de), conseiller du roi, juge criminel en la sénéchaussée de Toulouse Il fut capitoul en 1654. (V. Goudelin, p. 492.)

MALLARD (Aymable de), écuyer, seigneur d'Eyre. Il fut capitoul en 1632. Mort le 21 juillet 1654. Il avait épousé le 16 mars 1621 Claire Cussin (d'Aubais).

MALRAS (M. de). Etait-ce un descendant, fils ou petit-fils, d'Antoine de Malras, président du Parlement de Toulouse qui, le 26 août 1559, fut dégradé, en plein Parlement, pour crime de faux, et qui, en 1563, dit la *Biographie toulousaine*, « se fit rétablir dans « son office par le même conseil qui « l'avait dégradé. »

Il dansa dans le *Ballet du triomphe d'Amour*, et figura dans la partie de monseigneur le duc de Ventadour.

MONTBRUN (M. de). Il dansa dans le *Ballet de la Blanque*, en compagnie de MM. de Cornusson, de Bousignac, de Loupes, Rabaudy et quelques autres.

MONLOR (M. de). Il dansa dans le *Ballet du triomphe d'Amour*, et figura dans la partie du Carrousel du duc de Ventadour.

MONTLUC (Adrien de), comte de Chabannes, etc., etc., etc. Né en 1568, mort à Paris en 1646. Il avait épousé, par contrat du 22 novembre 1592, Jeanne de Foix, fille unique d'Odet de

Foix, comte de Carmaing, et de Jeanne d'Orbesson. On trouve, dans les histoires de Tallemant des Réaux, t. I, p. 506, quelques anecdotes fort divertissantes sur les deux époux.

Le comte de Carmaing servait, en 1621, en qualité de maréchal de camp, dans l'armée du maréchal de Thémines, *et y fit très-bon devoir*, dit Dupleix, dans les attaques qui eurent lieu dans les pays situés entre Castres et Lacaune, à l'encontre des protestants, commandés par le duc de Rohan. Ce fut à sa prière, ajoute notre historien, que le maréchal se porta dans le comté de Foix, dont M. de Carmaing était le gouverneur, pour mater les religionnaires de ce pays, mais on sait que l'armée royale échoua misérablement devant le Mas-d'Azil (1621).

Tout le monde sait qu'impliqué dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu, il fut enfermé avec Bassompierre à la Bastille, où ils subirent une détention fort longue et fort rigoureuse.

MONTESQUIEU (Bernard-Antoine de), baron de Faget. Il épousa Anne de Montmenard (d'Aubais).

MONT-PEYRAN (M. de), frère du marquis d'Ambres, et *l'un des plus déterminés cavaliers du royaume*, dit Dupleix. Il le montra bien à l'affaire de Revel, où il défit avec une poignée d'hommes la troupe du marquis de Lussignan, qui conduisait un convoi au duc de Rohan, enfermé dans la ville (1621).

Là furent tués les deux Marguerittes frères, Monclas, frère du baron de Camalières, Massaguel, Desplas, La Rivière et du Gric de Lectoure.

Dans les parties du Carrousel, il représenta l'ombre de Rodomont.

PAULHAC (François), docteur et avocat en la Cour. Il fut capitoul en 1632.

PINS (M. de). Il figura dans la partie de Monseigneur de Ventadour.

Il prit part aux fêtes données à Toulouse, en 1619, pour le mariage de la sœur du roi.

RABAUDY (Pierre-Nicolas de), écuyer. Il fut capitoul en 1649.

Si nous en croyons la *Biographie toulousaine*, « la charge de viguier de Toulouse est restée dans cette famille depuis le xiv^e siècle jusqu'à sa suppression, en 1749. »

Le Rabaudy du *Cléosandre* était-il viguier en 1624? C'est possible.

RAHOUL DU CAP-VERD. Un Rahou, sans L, fut nommé plusieurs fois capitoul, dans les premières années du xvii^e siècle; il était docteur et avocat en la Cour.

Il dansa dans le Ballet des Fols.

REYNIER (Charles), seigneur de Robertie. Il épousa, en 1633, Louise Chapuis. Son père était écuyer, et en 1501, son aïeul, Hélié Reynier, avait été capitoul (d'Aubais).

RÉOULE (M. le baron de la). Il a paru sous les traits du chevalier des Larmes et le cartel qu'il présenta est de lui.

RESSÉGUIER (Etienne de), écuyer, conseiller au Parlement de Toulouse. Il était capitoul en 1622 et fut réélu en 1629. (V. Goudelin, p. 464.)

ROGUIER (Arnaud), docteur et avocat en la Cour. Il fut capitoul en 1635. Il dansa dans le Ballet de la Nuit.

SAINT-MARTIN (marquis de), seigneur dudit lieu. Epousa Claude de Fontaines qui, étant veuve, trépassa le 7 mars 1640 (d'Aubais).

Il figura dans la partie de Monseigneur le duc de Ventadour.

SEISSES (M. de), frère du marquis de Fimarcon. V. ce nom.

SOUNAC (M. de). Il figura dans le Ballet des Fols.

VILLE (Antoine de), maréchal de camp des armées du roi et de Monseigneur le duc de Ventadour. Il était né en 1596 et mourut en 1656.

VILLENEUVE (M. de). Les Villeneuve sont si nombreux, qu'il m'a été impossible de reconnaître celui qui figura dans le Carrousel du duc de Ventadour.

YLLAIRE ou YLLIÈRE S. CASSIAN (M. de). Il figure dans les parties du Carrousel et il y représente le personnage de Pierre de Provence.

Il prit part aux fêtes données à Toulouse, en 1619, à l'occasion du mariage de la sœur du roi.



THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL
ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.
Vol. 10, No. 1, January 1, 1917
Price, Five Cents
Subscription Price, \$5.00 per Annum in Advance
Single Copies, 15 Cents
Entered as Second-Class Matter, May 26, 1902
Postpaid
Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Act of October 3, 1917
Authorized by Act of October 3, 1917
Copyright, 1917, by American Medical Association
Printed by the American Medical Association, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.
Second-Class Postage Paid at Chicago, Ill.
Postmaster: Send address changes to JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago, Ill.

